

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 20 (1918)

Artikel: Les pâques sanglantes
Autor: Roger, Noelle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749815>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rascher Wirklichkeit werden, wenn der Staat einst, um mit einer Emanzipierten zu reden, auf die Kunst, Menschen recht in die Welt hineinzubringen und drin zu halten, nur einen Teil der Mühe, des Geldes und der Zeit verwenden wollte, wie auf diejenige, sie mittels des Pulvers zur Welt hinauszubefördern.

ZÜRICH

G. PETER



LES PÂQUES SANGLANTES

— Chauffeur! Conduisez-moi tout près d'ici, dans la rue X... vous savez, où il y a une maison détruite par les avions...

— Si je sais!

Et l'homme ajoute avec un reproche amer:

— Si Madame demeurerait comme moi dans cette rue-là... Vous ne demanderiez pas à voir la maison.

L'auto s'arrête à l'entrée de la rue. Entre deux immeubles de six étages, une maison manque du haut en bas, comme si elle avait été rasée. Seul demeure le mur de fond où l'on voit encore des restes de tapisserie: une maison tout entière sur le pavé, les habitants tués dans les caves... Et le chauffeur commente à voix rapide:

— J'étais au lit, malade... je n'avais pu descendre avec ma femme et mes enfants. Ah, j'ai entendu les 420 à Maubeuge... je n'avais pas peur comme cette nuit-là... Ce bruit... on ne peut pas s'imaginer.

Ces raids criminels des Gothas, arrosant de bombes une ville ouverte, ces raids dont les Allemands ont pris l'effroyable initiative, ne furent pas jugés suffisants: les gros canons se sont mis de la partie.

La veille du dimanche des Rameaux, ils commencèrent à bombarder Paris. Ce premier jour de printemps, si caressant, si tiède, si ensoleillé, apportait une nouvelle menace, sournoise et continue, contre laquelle on ne peut rien pour se défendre... Dès le second jour en effet la vie reprit: le métro et les tramways se remirent à circuler; les Parisiens allèrent à leurs affaires. D'ailleurs l'offensive allemande préoccupait les esprits davantage que ces détonations qui se succédaient de vingt minutes en vingt minutes, et parfois de douze minutes en douze minutes. On résolut de n'y pas prêter trop d'attention. Pourtant ces coups de canon qui éclatent à des heures inattendues sont plus traîtres que les Gothas: en effet vingt minutes avant l'arrivée des avions sur Paris, leur présence est signalée: l'alarme intime l'ordre de se mettre à l'abri, et lorsqu'ils sont partis la berloque et les cloches unanimes annoncent que le danger est passé. Tandis que ce bombardement irrégulier fait planer sur la ville une menace ininterrompue: parfois le premier coup éclate à sept heures du matin, parfois à midi, parfois plus tard.

Le Vendredi saint, après trois jours de silence, le gros canon retentit de nouveau à trois heures et demie, à l'heure où l'on allait dans les églises assister à l'office des Ténèbres, et écouter la musique sacrée. A quatre heures et demie, un obus brisait un pilier d'une église et la voûte s'effondrait sur les fidèles. Les croisées d'ogives, tombant d'une telle hauteur, s'émiettèrent,

hâchant les pauvres corps rassemblés. Ce fut une chose abominable. On vit s'enfuir des êtres affolés; une fillette de quatre ans, blessée à la nuque, courait éperduement en criant: Maman!

Une passante la recueillit.

— C'était tout du beau monde, disait un garde municipal qui aida au déblaiement, des gens bien habillés qu'on emportait... et quelles blessures! du sang partout...

L'église, après que tous les blessés et les morts furent évacués, gardait un aspect sinistre et lamentable; un amoncellement de blocs de pierres sous la voûte béante, des débris de chaises et de fourrures déchiquetées, des lambeaux de chair humaine, et partout, à droite, à gauche, tout autour des pierres entassées, de larges taches de sang séchaient sur les dalles. Cette église souillée de sang, à l'heure même d'un tel anniversaire, quel symbole!

A l'Hôtel Dieu, les rescapés, dans leur lit, évoquaient le drame d'une façon presque identique. On entendit l'explosion de l'obus. On voulut sortir. Et puis, tout à coup, on vit le pilier osciller. Et dans la poussière et la fumée, ils perdirent connaissance.

— A ce moment-là, dit un ancien sénateur, j'ai senti que je m'endormais. Et je faisais un joli rêve... Je n'ai pas pu retrouver ce rêve. — Il a une jambe brisée. Peut-être sera-t-on obligé de l'amputer. Des mères sont auprès du lit de leur fille. Celle-ci, vingt ans, repose, très blanche, les deux jambes coupées... Celle-là croit qu'elle a les reins brisés, et qu'elle ne pourra jamais plus s'asseoir. Et les deux mères, à voix basse, racontent leur course affolée lorsqu'elles ont su la catastrophe, et comment elles ont retrouvé leurs enfants dans cette salle où l'on apportait sans cesse de nouveaux blessés, parmi tout ce sang inondant les matelas, coulant sur le plan cher, ces figures méconnaissables, ces agonisants qui moururent dans la nuit.

Une femme grièvement blessée a eu sa fille tuée à côté d'elle. Son regard... On ne peut plus oublier son regard... Ni le regard d'angoisse de cette jeune fille, une dactylographe, dont les deux bras sont brisés. La couverture tirée jusqu'au menton, ses grands yeux clairs s'attachant à vous comme pour vous arracher une réponse, elle dit:

— Ma petite sœur qui était à côté de moi... On ne me parle pas d'elle... Et je crois qu'elle est morte et qu'on ne veut pas me le dire...

Et si vous essayez une parole d'espérance, elle lève sur vous ses yeux fiévreux et clairvoyants, et votre voix s'étrangle:

— Mes parents, ils viennent tout le temps... Si elle était blessée, ils seraient auprès d'elle aussi, n'est-ce pas? Elle était l'enfant gâtée... Elle est morte... Et ils me le cachent...

Elle parle à voix basse et rapide. Et par instant elle semble vouloir échapper à l'affreuse question qui l'obsède.

— Le Vendredi saint, on avait congé. Et nous sommes sorties nous promener un peu. Nous étions toujours ensemble. Nous allions au bureau ensemble. Nous avons passé devant l'église. Et nous avons eu l'idée d'entrer pour écouter la musique. Et tout de suite après... pas cinq minutes après...

Ces jeunes filles, ces femmes ainsi martyrisées... ces parents qui, au dépôt mortuaire, se courbent sur les cadavres alignés, cherchant à reconnaître leur enfant... Cette fillette suisse, dont le père et la mère furent

écrasés, et qui fixe sur vous des yeux sans larmes remplis de désespoir, — est-ce la guerre, cela?

Est-ce la guerre, ce bébé de cinq ans, couché dans ce lit d'hôpital, petite victime d'un autre coup de canon?

Et ces maisons blessées, ces étages enfoncés, logis d'ouvriers, logis de bourgeois, où des gens inoffensifs reçurent la mort, est-ce la guerre?

La population parisienne ne s'est pas laissé démonter. Le jour de Pâques, malgré le bombardement continu du samedi, bombardement qu'on s'attendait à voir recommencer le dimanche matin, les églises se remplirent de monde. A Notre-Dame une foule se pressait autour de la chaire, s'agenouillait devant les chapelles. Et cette prière conférait une singulière noblesse à cette heure si lourde d'incertitude et de crime, l'heure même où se célèbre la plus belle des fêtes chrétiennes, la victoire du Christ ressuscité.

Pâques sanglantes de 1918 . . . Gaz asphyxiants, jets de flamme lancés sur les armées, canon braqué sur les civils, toutes les atroces initiatives de la guerre allemande se déchainèrent à la fois.

Pendant les deux premières semaines, le canon se taisait à partir de cinq heures et demie, puis de sept heures du soir. Douceur du crépuscule, où le ciel de Paris, si tendre et clair encore sur les premières verdure, cessait d'être traversé par l'obus meurtrier . . . Depuis lors le gros canon s'est mis à tirer la nuit. Les gens sont pris dans leur sommeil. Une famille tessinoise vient d'être décimée. Et combien d'autres!

Paris a été déclaré ville ouverte en 1914. Le bombardement qui n'a aucun but stratégique et qui se poursuit au mépris des lois divines et humaines, au mépris des conventions internationales, est encore un de ces crimes de lèse-humanité contre lesquels nous ne pourrions jamais assez protester.

GENÈVE

NOELLE ROGER



ELBERT HUBBARD

(Geb. 19. Juni 1856, gest. 7. Mai 1915)

Unter den hervorragenden amerikanischen Zeitgenossen, die mit der „Lusitania“ untergingen, befanden sich nicht nur Männer wie Herbert Stone, Dr. J. S. Pearson, Lindon Bates, Charles Klein, sondern leider auch der „William Morris Amerikas“, der beinahe sechzigjährige Kunstgewerbler, Schriftsteller und Sozialreformer Elbert Hubbard. Die Freunde und Verehrer dieses Idealisten, die sich auch in der Schweiz und in mitteleuropäischen Ländern vorfinden, werden sein Andenken in hohen Ehren halten. Als ich vor zehn Jahren von Wien aus auf Hubbard aufmerksam gemacht wurde, befasste ich mich mit seinen Werken und trat in Briefwechsel mit ihm. Diesem Verkehr verdanke ich biographisches Material, das an dieser Stelle verwertet werden soll, um einem großen Amerikaner unserer Zeit ein bescheidenes Denkmal zu setzen.

Elbert Hubbard wurde als Sohn eines armen Landarztes in Illinois geboren und verließ schon sechzehnjährig die Schule. Als aufgeweckter, kräftiger, auf dem Land aufgewachsener Junge, der sich gut auf Farmarbeit